

Les dockers venaient de jeter sans égards les bagages sur les quais. Dans le fracas et la poussière, Gwen vit que sa malle avait résisté au choc. Un porteur s'en empara et la hissa sur son dos. Gwen lui fit un signe et ils s'enfoncèrent dans la ville. C'était après le port un dédale de ruelles éclairées par des lampions faiblards, une succession de maisons hautes aux façades défraîchies qui laissaient échapper des parfums d'épices et de fritures d'oignons qui piquaient aux yeux. Dans les escaliers étroits ou les placettes, les femmes de marins faisaient pousser des fleurs qui masquaient la misère de leurs maisons. Gwen avançait d'un pas décidé. Courbé, le porteur le suivait sans se plaindre, malgré la lourdeur de la charge. Dans ce labyrinthe, le jeune voyageur suivait l'itinéraire qu'il avait appris par cœur. Les points de repère qu'on lui avait indiqués défilaient sans accroc.

De plusieurs maisons, des chants s'échappaient dans la nuit. Il n'en connaissait pas la signification, mais ils devaient dire le bonheur de se retrouver, les îles lointaines et les aventures viriles des bouts du monde. Il touchait au but. Il vit la maison qu'on lui avait décrite. Une treille en cernait les ouvertures. Un compas de navigateur était accroché à la façade. Le porteur déposa la malle devant la porte. Gwen lui glissa un billet dans la main. Puis il frappa à l'huis. Une jeune femme aux yeux cernés de khôl lui ouvrit la porte. Elle le fit entrer sans s'attarder. "Venez, il est là." Gwen pénétra dans une pièce à la lumière tamisée. L'homme qu'il venait voir était de dos, face à la fenêtre. Grande carrure, épaules arrondies. La fumée de sa cigarette créait un halo autour de son visage. L'homme se retourna. Gwen ne put s'empêcher de tressaillir. Le gouverneur de Bombay à qui il avait été présenté la veille au matin l'avait pourtant averti ! A sa décharge, il faut reconnaître que le visage de son hôte inspirait plus la terreur que la pitié. Une large estafilade le cisailait par le biais de l'oreille droite à la joue gauche. Les larges lèvres roses de la cicatrice tranchaient sur le cuivré de la peau et une moustache abondamment fournie accentuait le sentiment de crainte que l'homme inspirait. A en croire le gouverneur, cette blessure lui avait été infligée en mer tandis qu'il défendait la cargaison de son navire contre une attaque de pirates. Les duels maritimes étaient monnaie courante en mer d'Oman depuis le milieu du XVI^e siècle; les épices et les étoffes précieuses attisant bien des convoitises.

- Vous êtes en retard monsieur Flown !

Gwen sourit. Intérieurement. La voix de son hôte était étonnamment fluette pour un homme de son gabarit, peu en rapport avec l'impression de violence qu'il dégageait. D'autant qu'il s'exprimait dans un anglais certes châtié mais hésitant.

- Nous avons essuyé du gros temps peu après avoir quitté Bombay monsieur Sarabandh, avançat-il pour excuse.

Gwen s'était embarqué à Plymouth trois mois plus tôt. Il avait eu le temps de s'amariner et l'occasion d'apprendre quelques expressions propres au monde maritime. Cette remarque fut balayée d'un geste de la main sans qu'il ne sache s'il devait l'interpréter comme une marque d'humeur ou un manque d'intérêt.

- Quoi qu'il en soit, je vous souhaite la bienvenue à Porbandar... et dans ma maison. J'espère que vous vous y plairez et que mes garçons vous donneront entière satisfaction. Je compte sur vous pour en faire de véritables petits lords anglais.

- Soyez assuré monsieur que je m'y efforcerai et ferai de mon mieux pour que vous soyez satisfait.

- Ainsi que Lord Beates a dû vous le dire, mes fils rentreront l'année prochaine au collège de Rajkot, la capitale de notre Etat du Gujarat. Je voudrais que cela ne figure qu'une étape pour eux. Mon rêve est qu'ils poursuivent ensuite leurs études en Angleterre. En ce qui concerne le salaire dont nous sommes convenus souhaitez-vous être payé en roupies ou en livres ?

Gwen écarta les bras pour exprimer son indécision. Avant tout, il lui importait de toucher un salaire. Le premier de sa vie !

- Alors ce sera en roupies. Nous reviendrons sur cette modalité si cela ne vous satisfaisait pas. Bien, je vais maintenant vous laisser aller vous reposer mais j'aimerais auparavant vous dire que je vous autorise à m'appeler Adil. En langue hindi, cela signifie "Le juste". Tout le monde vous dira que c'est la vérité. Gauhar ! appela-t-il.

La jeune femme qui l'avait introduit réapparut dans l'encadrement de la porte. Sans doute était-elle restée toute proche, prête à répondre à la moindre sollicitation.

- Accompagne le jeune sahib à sa chambre et apporte-lui tout ce dont il aura besoin. Je compte sur toi pour qu'il se sente ici chez lui.

Gwen s'apprêtait à saluer son hôte lorsque celui-ci se ravisa.

- Monsieur, excusez ma défiance mais j'aimerais voir vos références. On croise tellement d'intrigants de nos jours ! Nous avons appris à nous méfier de ceux qui prétendent être ce qu'ils ne sont pas.

Gwen plongea la main dans sa poche de redingote et en sortit une enveloppe. Celle-ci renfermait la lettre de recommandation rédigée de la main même de Lord Beates, un bon ami de son père, ainsi que le diplôme délivré par l'université d'Oxford le 30 juin 1880. Un instant, il repensa à la fierté qu'il avait éprouvée trois mois plus tôt en obtenant sa licence de langue. Il tendit les documents à son hôte.

Celui-ci s'en empara d'une main ferme et les examina d'un air attentif.

- Parfait ! Je vous félicite ! dit-il en les rendant à Gwen. Vous pouvez vous retirer. Nous nous reverrons au dîner.

Gwen prit congé. Puis suivit Gauhar dans l'aile de la vaste maison réservée aux hommes. Quelques semaines plus tard, après que les deux jeunes gens aient fait mieux connaissance, il apprendrait de la bouche même de celle-ci qu'Adil Sarabandh ne savait pas lire le gujariti, une langue proche de l'hindi... et à plus forte raison l'anglais.

Six mois avaient passés. Le port bruissait de son effervescence habituelle, comme tous les jours, du matin au soir. Déambulant au long des quais encombrés, Gwen rêvassait en pensant à tout et à rien. Et à Gauhar ! Comment un jeune homme de vingt-trois ans aurait-il pu demeurer insensible à son charme ? Il regarda gambader les enfants dans le soleil mourant, une cinquantaine de mètres devant lui. Les jumeaux, Manindra et Abhra encadraient Mohandas qui s'était joint à eux depuis près de trois mois. Il était un des fils de Karamchand, un ami cher au cœur d'Adil. Celui-ci, membre influent du tribunal du Rajasthan, s'était laissé convaincre de l'importance à préparer son fils à l'entrée au collège, à lui enseigner un anglais sans accent et à lui présenter l'Empire britannique sous son jour véritable. Loin de se formaliser de ce surcroît de travail, Gwen s'était au contraire félicité de l'arrivée de ce nouvel élève. D'un naturel calme, limite réservé, mais d'une nature joviale il avait créé une synergie entre les jumeaux dont la différence de caractère étonnait d'autant plus que leur ressemblance physique était grande. Si Manindra pouvait être qualifié de vif et impulsif, Abhra quant à lui se révélait rêveur et dilettante. Une juste résonance de leurs prénoms puisque l'un signifiait "Seigneur de l'esprit" et l'autre "Nuage". La présence de Mohandas lissait les tensions que la dolence d'Abhra faisait naître chez son besson.

Il quitta un instant les enfants du regard et se félicita encore d'avoir jeté sa gourme si loin de son pays natal. Il ne se lassait pas d'admirer Porbandar et ses environs. Comment ne pas être émerveillé par l'envoûtant exotisme de cet univers qu'il ne cessait de découvrir jour après jour ? En regard de l'austère Liverpool où il avait vu le jour, souvent revêtu de son manteau de pluie, la palette de couleurs déclinées dans une débauche de senteurs toutes plus enivrantes les unes que les autres n'en finissait pas de le ravir. Sous ce déluge coloré et odorant éclairé par un soleil omniprésent, la misère semblait plus riante. La plupart des habitants affichaient un franc sourire et se couvraient de saris, sarouels et turbans de couleurs vives. Ce n'était peut-être qu'une illusion mais leur sort paraissait plus enviable qu'en Europe. Il n'empêche que beaucoup vivaient chichement malgré la prospérité de la ville acquise grâce à son port, ses marais salants et ses cimenteries. Une vérité toutefois entachait ce tableau idyllique. Alors que les natifs semblaient vivre en bonne communauté, qu'ils soient culturellement jaïnes, musulmans, hindouistes ou parsies, beaucoup souffraient du mépris et de la

violence avec lesquels les traitaient les colons anglais. Gwen était indéniablement sujet de la Couronne britannique mais son prénom, hommage à son arrière-grand-père paternel, un marin breton natif de Douarnenez, témoignait d'un sang dans lequel coulait un sens de la liberté s'accommodant mal de certaines scènes dont il était parfois témoin. Il souffrait de voir aussi mal traités les ressortissants du pays, indéniables sujets de la reine Victoria, Impératrice des Indes depuis l'an de grâce 1876.

Il abandonna sa rêverie et reporta son attention sur les enfants. Ils se tenaient au bord du quai. Tous trois portaient le regard en direction du pont d'un trois-mâts goélette visiblement en instance de départ. Les marins avaient cargué les voiles du mât de misaine et commençaient à drosser le grand cacatois. Gwen hâta le pas dans leur direction afin de découvrir ce qui avait capté leur attention. Il ne se trouvait plus qu'à une trentaine de mètres lorsqu'il les vit redresser la tête puis se rapprocher de la passerelle visiblement dans l'intention de l'emprunter. Il les héla aussitôt. Leur interdit de monter à bord. En pure perte. Il était certain qu'ils l'avaient entendu et feint d'être sourds à son appel. Il se mit à courir, empêtré dans les plis de la redingote qu'il s'imposait de porter malgré la chaleur. Il se devait de montrer l'exemple quant au maintien anglais dont il faisait l'apologie aux enfants.

- Que faites-vous là ! gronda-t-il. Vous ne m'avez pas entendu !

Les trois garçons ne se donnèrent même pas la peine de tourner la tête vers lui. Trop occupés qu'ils étaient à caresser une panthère noire. Gwen imagina mille tourments en une fraction de seconde. Autant ce pays était capable de l'enchanter autant il pouvait le désoler par certains aspects. Le mélange des genres le choquait. Tigres, éléphants, cobras et donc à l'évidence panthères, pouvaient nouer avec les hommes des liens qui se seraient avérés bien improbables sur le sol anglais.

- Elle est très gentille sahib ! lui lança Manindra. Les marins nous ont invités à venir la caresser.

- Cela n'empêche que vous ne m'avez pas obéi ! Je ne crois pas que vos pères apprécieraient que vous n'en fassiez qu'à votre tête ! Il vous faudra apprendre à être plus obéissants si vous voulez aller étudier en Angleterre ! répliqua Gwen, désireux de faire montre d'autorité et un peu inquiet de voir les enfants aussi proches d'un animal sauvage pour le moins réputé dangereux.

- Elle ne peut pas être méchante, le rassura Mohandas comme s'il avait capté sa pensée. Aucun marin pathane n'accepterait de travailler à bord si c'était le cas.

Gwen reconnut l'évidence de la démonstration. Encore une fois, il admira secrètement la manière habile dont usait le jeune garçon pour désamorcer les conflits sans jamais ni se mettre en colère ni élever la voix.

Un marin couvert du turban propre à son ethnie pachtoune s'adressa aux enfants. Leurs yeux s'éclairèrent aussitôt.

- Sahib, supplia Abhra, la panthère a fait des petits. On peut aller les voir ?

- C'est hors de question. Vous êtes restés déjà trop longtemps sur ce bateau, refusa Gwen. Il voyait les marins arrimer les lourdes barriques sur le pont à l'aide de cordes de chanvre, devinait l'imminence du départ.

- S'il vous plaît Gwen, intervint Mohandas de sa voix calme, nous n'avons jamais vu de bébés panthère. Une minute, juste une minute, ajouta-t-il de sa voix calme.

Gwen sentit mollir sa volonté. Après tout, le spectacle valait certainement le coup d'œil. Il comprenait l'envie des garçons.

- D'accord mais je vous accompagne, capitula-t-il.

Il n'avait pas eu le temps de finir sa phrase que déjà les trois enfants s'étaient précipités dans la direction indiquée par le marin. Il soupira et se dirigea vers la passerelle. Ce n'était pas simple tous les jours de se faire obéir ! Parvenu sur le pont, il salua d'un mouvement de tête les matelots présents et emprunta l'échelle de coupée. Il appela les enfants. N'obtint aucune réponse à l'entrepont. Il supposa qu'ils étaient descendus à la cale et emprunta la volée de marches qui y menait. Une odeur de soieries et d'épices saturait le lieu, cloisonné de part en part au long d'un large couloir central. Il ouvrit les portes une à une. Les appela à nouveau. Sans obtenir de réponse. Intrigué, il remonta à l'entrepont, le parcourut dans toute sa longueur mais ne les découvrit nulle part. Soudain inquiet, il reprit l'échelle de coupée et remonta sur le pont.

Pour s'apercevoir, horrifié, que le navire avait largué les amarres et s'éloignait déjà du quai. Il se mit à crier afin d'alerter une personne des services portuaires. Il n'eut pas loisir de le faire très longtemps. Sans qu'il ne puisse réagir, trois marins le ceinturèrent et le poussèrent sans ménagement vers le cœur du navire. Gwen se débattit. Si maladroitement qu'il trébucha et chuta lourdement en bas des marches. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre ses esprits, deux bras vigoureux l'agrippèrent et le poussèrent dans un réduit attendant au carré. Les enfants s'y trouvaient déjà, le regard inquiet. Nulle part il n'y avait trace de bébés panthère. Gwen comprit qu'ils venaient de tomber dans un guet-apens. Les enlèvements étaient monnaie courante en Inde. Adil l'avait pourtant mis en garde... et prévenu que sa colère serait terrible s'il arrivait quoi que ce soit à l'un de ses fils. Il frissonna. Dans un cas comme dans l'autre, il s'était fourré dans un vilain pétrin. Dont il n'était pas sûr de ressortir indemne; Gauhar l'avait abreuvé d'anecdotes toutes plus dramatiques les unes que les autres, juste reflet de la complexité de ce vaste pays aux multiples ethnies et castes. Sans le regard rassurant de Mohandas peut-être se serait-il lamenté malgré son désir de ne pas trahir la vive inquiétude qu'il ressentait.

Gwen eut vite confirmation de ce qu'il craignait. Au cours de la nuit, Manindra, tellement en rage qu'il ne parvenait pas à dormir, avait surpris une conversation entre deux marins dont il était parvenu à saisir le sens. A l'évidence, les enfants avaient été enlevés à seule fin de réclamer le paiement d'une rançon en échange de leur libération. Rien ne semblait prémédité, seul le luxe de

leur vêtue avait convaincu le capitaine de l'aubaine. Il connaissait Adil de réputation, savait l'étendue de sa fortune bien qu'il n'appartienne pas à une caste de haut rang. Quant à Mohandas et lui, leur seul tort avait été d'être présents à ce moment-là; le sort qu'on leur réservait n'avait pas été évoqué. Gwen était cependant rassuré sur un point : on ne les laisserait pas mourir de faim. Un repas leur avait été servi dans la soirée, infect en regard de ce que préparait Eliza, la cuisinière d'Adil. L'attention cependant disait clairement qu'on ne les laisserait pas dépérir.

Une fente minuscule entre deux planches permettait d'apercevoir le ciel. Ils surent ainsi que cinq jours avaient passé lorsque des éclats de voix et des heurts contre la coque trahirent une certaine agitation. Chacun des enfants s'était laissé aller ainsi que l'y portait son caractère. Manindra avait échafaudé mille plans d'évasion, il ne rêvait qu'à une intervention musclée de son père pour les libérer et punir les ravisseurs. Abhra voyait dans leur enlèvement un excellent prétexte à la rêverie, sans devoir, sans travail scolaire, il ne semblait pas mesurer la précarité de leur sort. Mohandas, lui, s'attachait à déceler chaque faille dans les projets de Manindra, encourageait Abhra à ne s'exprimer qu'en anglais afin de se perfectionner. Il avait pris aussi la défense de Gwen lorsque Manindra avait accusé celui-ci de négligence. Si nous avons obéi au sahib, nous ne serions pas là, lui avait-il fait remarquer.

La porte du réduit finit par s'ouvrir et le capitaine en personne les engagea à sortir. La lumière retrouvée leur fit cligner les yeux. Ils s'aperçurent que le navire se trouvait à quai et comprirent dans la multitude de turbans pathanes portés par les hommes à terre qu'ils se trouvaient désormais au Pakistan. Ce que confirma le capitaine en leur précisant qu'une rançon de dix mille roupies avait été demandée pour chacun des jumeaux et cinq mille roupies pour le sahib et l'enfant qui les accompagnaient. En attendant la réponse d'Adil, ils allaient être conduits dans la montagne. Aucun mal ne leur serait fait à condition...

Mohandas avait traduit ces propos au fur et à mesure afin que Gwen sache de quoi il retournait. Cela ne le surprit qu'à moitié. Il semblait logique qu'on les cache afin de compliquer leur libération si toutefois quelqu'un quelque part échafaudait un tel plan. Cela ne fit que renforcer son sentiment d'inquiétude. Sortiraient-ils un jour de ce guêpier ?

Le voyage à dos de mulet dura près de deux jours. Gwen n'avait jamais monté à cru et ses fesses étaient si douloureuses lorsqu'ils touchèrent enfin au but de leur périple qu'il ne les sentait presque plus. Il s'écroula sur un bat-flanc recouvert de paille au cœur de la grotte dans laquelle les Pachtounes amis du capitaine venaient de les forcer à entrer. Les garçons prirent place sur d'autres châlits. Ils semblaient moins épuisés, demeuraient ravis par le spectacle offert par la montagne. Des champs envahis de fleurs à perte de vue, de grandes collines boisées et au loin, tout en haut, de la

neige ! Ils ne l'avaient jamais approché de si près, peinaient à comprendre tous les mystères qu'elle recelait malgré les explications de Gwen.

- Je suis sûr qu'ils s'endorment la nuit ! fit remarquer Manindra.

Cinq jours avaient passé depuis leur arrivée. Un émissaire venu de Karachi ce matin même avait informé leurs gardiens qu'Adil refusait de payer la rançon. C'était de bonne guerre. Celle-ci avait donc été ramenée à huit mille roupies pour les jumeaux et quatre mille pour les deux autres.

- Et quand bien même, observa Mohandas. Admettons que nous parvenions à leur fausser compagnie. Où irons-nous ? Nous ne connaissons pas ce pays, nous ne parlons pas bien sa langue. Ils nous rattraperont facilement... et ne seront plus aussi gentils avec nous !

- Assommons-les alors ! reprit Manindra. Puis nous les ligoterons et leur volerons leurs mulets.

- La violence ne mène à rien, elle ne fait qu'aviver d'autres violences. De cette escalade ne naît jamais rien de bon. Ils ne nous ont pas maltraités. Pourquoi agirions-nous ainsi envers eux ?

Une fois de plus, Gwen admira la qualité de réflexion de Mohandas et la justesse de ses propos. La maturité de ce jeune homme le stupéfiait même s'il fallait s'attendre à tout dans un pays où les enfants étaient souvent mariés dès l'âge de 13 ans. Il était évident qu'ils n'avaient aucune chance de fausser compagnie à leurs ravisseurs et de rentrer tranquillement à Porbandar. Il fallait l'engouement déraisonné de Manindra pour croire à de telles fariboles. Comment à eux quatre, dont trois enfants, auraient-ils pu venir à bout d'une douzaine d'adultes ? Sans compter les femmes, invisibles, mais dont la présence était avérée. Il se joignit donc à Mohandas pour exhorter le frère d'Abhra à plus de calme et de discernement. Sans cela, on risquait de les priver des quatre sorties quotidiennes dont ils disposaient pour faire leurs besoins et se dégourdir les jambes. Il réussit même à convaincre Abhra de l'intérêt à profiter de cette réclusion forcée pour mettre les bouchées doubles dans leur apprentissage de la langue anglaise et des bonnes mœurs de son pays d'origine. Mohandas l'y aida arguant que l'inaction est mauvaise conseillère.

Peut-être est-ce en raison de cet internement contraint que Gwen se laissa aller à des confidences qu'il n'aurait jamais osé faire en temps normal. Ce faisant, il libéra son cœur d'un poids qui l'empesait. Il avoua aux enfants toute la douleur de son sentiment quant aux mauvais traitements que les colons infligeaient aux Indiens. Il les exhorta à lutter toute leur vie pour leur liberté, à ne jamais baisser la tête devant l'injustice, à toujours progresser sur le chemin du respect et de la tolérance.

Dieu fut témoin qu'ils en firent des progrès. De jour en jour. Tout au long du mois et demi qui suivit. Entre-temps, la rançon était passée de huit à six mille roupies pour les jumeaux et de quatre à trois mille pour Mohandas et Gwen. Manindra devenait cependant de plus en plus nerveux et Abhra lui-même ne prenait plus autant les choses à la légère. Il était clair qu'Adil ne tenait pas à payer pour les faire libérer. Sans doute par simple principe. Ce qui ne signifiait pas que leur sort le laisse

indifférent. Gwen l'avait compris. Et dans son idée Mohandas également à voir les trésors de diplomatie qu'il déployait pour remonter le moral des jumeaux. Chacun s'enfonçait dans les excès de son caractère et il n'en ressortait rien de bon. Gwen avait de plus en plus de mal à leur faire entendre raison. Manindra ne parlait que de fuite et de vengeance tandis qu'Abhra s'évadait dans des rêveries peu propices à la vérité dans laquelle ils vivaient.

Un matin, le lendemain du jour où ils avaient appris la révision encore à la baisse de la rançon, Mohandas les surprit en leur disant qu'il avait fait un rêve. Dans ce rêve, son père lui révélait de quelle manière ils pouvaient se libérer. Pressé de questions, Mohandas se confia à eux.

- Voilà, dit-il, nos ravisseurs s'intéressent à nous parce qu'ils espèrent soutirer une belle somme d'argent à nos parents.

- On le sait ! grogna Manindra.

- Nous sommes intéressants parce que nous sommes vivants. Mais le resterions-nous si nous venions à mourir ? Certainement pas ! souligna Mohandas.

- Et alors ? Tu veux qu'on meure juste pour les embêter ? râla Manindra.

- Non, pas que l'on meure, sourit Mahondas d'un air matois, mais que l'on fasse semblant d'en éprouver le désir.

Gwen le fixa, perplexe. Abhra fronça les sourcils. Manindra leva les yeux au ciel avant de demander avec beaucoup d'ironie dans la voix :

- Et comment fait-on pour parvenir à faire croire ça ?

- Très simplement. Sans la moindre violence. Sans colère, sans un cri... il suffit d'arrêter de manger !

- Ridicule ! pesta Manindra. Si on arrête de manger, on meurt ! C'est sûr !

- A la longue c'est vrai. Mais il peut passer beaucoup de temps avant de mourir. On peut rester des jours et des jours sans manger si on est bien préparé. Je ne dis pas ça au hasard. Chaque année, dans notre famille, nous observons plusieurs jeûnes. Le plus long dure cinq jours. Cela permet de nous purifier le corps... et l'esprit.

- On arrête de manger comme ça, du jour au lendemain ? le questionna Gwen, dubitatif, et que la perspective de jeûner n'enchantait guère. Décidément, ce continent et ses coutumes ne cesseraient jamais de l'étonner !

- Bien sûr que non sahib, répondit Mahondas d'un air malicieux. Il faut se préparer au jeûne afin que le corps l'accepte plus facilement.

- Et on s'y prépare comment ? demanda Manindra d'un ton beaucoup moins virulent.

- Je vais vous expliquer. C'est assez simple.

Après en avoir discuté près de deux heures à voix basse pour que les deux Pachtounes postés à l'entrée de la grotte n'entendent pas ce qu'ils se disaient, ils jugèrent acceptable l'idée de Mohandas. Après tout, que risquaient-ils ? Au pire, d'avoir faim !

Dès le lendemain, ils cessèrent d'avalier la viande et le lait de chèvre qu'on leur servait. Trois jours plus tard, ils abandonnèrent à leur tour les galettes à base de céréales et tout ce qui contenait du sucre. Quatre jours plus tard, ils arrêtaient de manger les légumes et les fruits, se contentant de boire l'eau et la tisane de plantes qu'on leur servait le soir. Ils avaient naturellement pris soin de cacher ce changement de régime alimentaire à leurs gardiens en se débarrassant discrètement de ce qu'ils n'avaient pas avalé au cours de leurs sorties quotidiennes.

Les gardiens de faction ce jour-là furent donc très surpris lorsqu'ils découvrirent leurs écuelles intactes au matin et au soir du huitième jour. Ils ne firent pourtant aucun commentaire. Ils observèrent le même mutisme le lendemain en faisant un constat identique. Ce n'est que le surlendemain que les Pachtounes commencèrent à s'inquiéter et s'enquirent de la raison qui leur faisait à ce point perdre l'appétit. Gwen s'en expliqua. Ce qui fit rire leurs geôliers. Et Mahondas en profita pour leur apprendre, sans y mettre la moindre forme de menace, que son père était un membre éminent du tribunal dans l'état du Gujarat. Ce qui les fit un peu moins rire.

Ils rirent encore moins une semaine plus tard devant leur entêtement. Gwen se surprenait de la relative facilité avec laquelle son corps acceptait le manque de nourriture, Manindra exultait de voir l'air dépité des Pachtounes, Abhra suivait le mouvement sans se plaindre et Mohandas les abreuvait des paroles sacrées que prononçait d'ordinaire sa mère pour les aider à tenir.

Leurs geôliers ne rirent plus du tout lorsqu'une nouvelle semaine se fut écoulée. Tous quatre avaient considérablement maigri et semblaient fermement décidés à ne pas céder. Ils étaient désormais dans un tel état de faiblesse physique que rien ne garantissait leur survie s'ils ne s'alimentaient pas rapidement. Les Pachtounes avaient bien tenté de les nourrir de force mais ils avaient aussitôt vomi la nourriture ingurgitée sous la contrainte. Ils étaient si inquiets qu'un matin ils sellèrent les mulets et se dirigèrent vers la grotte où ils retenaient Gwen et les enfants prisonniers.

Le lendemain soir, ils les abandonnèrent aux portes de Karachi et repartirent dans leurs montagnes. Ils n'éprouvaient aucune colère, ils savaient depuis des temps immémoriaux que l'on ne peut pas gagner à chaque fois.

Par chance pour eux, un ami d'Adil mouillait dans la rade de Karachi. Lorsque le bruit de leur retour parvint jusqu'à ses oreilles, il se hâta de se porter à leur devant et les installa à son bord. Le lendemain, le navire reprenait la mer en direction de Porbandar. Mohandas les guidait dans la rupture de jeûne en les empêchant de se jeter sur tout ce que leur présentaient les matelots émus par leur aspect décharné. Trop manger se serait révélé aussi dangereux que ne plus manger du tout.

Cinq jours plus tard, ils accostèrent à Porbandar et l'ami d'Adil se chargea de les raccompagner jusqu'à la demeure de son ami. La joie de celui-ci fut indescriptible à la vision de ses fils retrouvés. Gwen songea que pour une fois son visage inspirait plus de pitié que de crainte. Karamchand, que l'on avait fait prévenir, vint lui aussi en toute hâte et serra fort Mohandas contre son cœur. Gwen remarqua une petite lueur dans l'œil de Gauhar. D'autres soucis cependant lui occupaient l'esprit.

Auxquels il fallut bien faire front lorsque la joie des retrouvailles s'estompa quelque peu. Adil le fixa droit dans les yeux.

- Te souviens-tu jeune sahib de ce que je t'avais promis s'il arrivait quoi que ce soit à mes fils ?

La voix était toujours aussi fluette mais le ton si inquiétant qu'il ne portait pas du tout à sourire.

- Je sais que j'ai failli monsieur Sarabandh, répondit Gwen. Je suis impardonnable.

- Ce n'est pas sa faute monsieur, intervint Mohandas. Nous ne lui avons pas obéi.

- C'est vrai papa, reconnut Manindra à son tour, approuvé par son jumeau, nous ne l'avons pas écouté lorsqu'il nous a interdit de monter sur le bateau. Si nous l'avions fait, rien ne serait arrivé.

L'œil d'Adil se fit moins noir. La colère qui l'avait soudain animé parut refluer.

- Si les garçons le disent, je veux bien les croire. Je ne peux pas te punir pour une faute dont ils s'accusent... mais je ne peux pas non plus te garder à mon service. Je te paierai néanmoins comme convenu... tu vois que je suis un homme juste.

Gwen inclina la tête. Il ne pouvait qu'apprécier l'honneur de cet homme.

Quelques jours plus tard, après avoir repris des forces au sein de la légation britannique sur les conseils de Lord Beates, Gwen s'embarqua à Bombay sur une goélette qui s'apprêtait à rallier Southampton via Johannesburg. Il quittait pour toujours l'Inde et ses mystères sans savoir s'il devait le regretter ou s'en féliciter. Il regagna Liverpool à la fin de l'année 1881, y trouva un poste d'enseignant dans un collège réputé de la ville et ne bougea plus du comté. Il n'eut jamais de nouvelles d'Adil, de Manindra, d'Abhra... et de Gauhar.

En 1930, alors qu'il pensait ses souvenirs indiens éteints à jamais, il apprit qu'un homme venait de se lever en Inde contre l'oppression coloniale britannique. Cet homme initiait une marche pacifiste contre l'injustice de l'impôt sur le sel : la Marche du sel. Cet homme se prénomma Mohandas mais le monde entier apprendrait bientôt à le connaître sous son patronyme de Gandhi précédé du qualificatif suprême que lui décernerait le peuple indien : Mahatma, Grande âme.

Lorsqu'il s'éteignit, quelques années plus tard, Gwen songea que sa vie n'avait pas été totalement vaine puisqu'elle lui avait permis de rencontrer un des plus grands hommes de son siècle... et peut-être même de l'influencer favorablement dans cette lutte qui présiderait à sa vie.